Léo Malet : mon « Paletot sans manches » m'a valu une veste

MARDI dernier, au restaurant Lapérouse, Léo Malet, malgré son héros favori, Nestor Burma (« le détective de choc qui met le mystère k.-o. ») n'a pas pu venir à bout des jurés du Prix du Quai des Orfèvres. Ceux-ci ont, en effet, cédé au talent de M. Francis Didelot. Son « Assassin au clair de lune » lui a valu 50.000 francs, montant du prix. C'est M. Desvaux, président du jury et directeur de la police judiciaire dans le civil, qui les lui a remis.

M. Léo Malet n'a pas encore très bien analysé les causes de son échec.

— Je ne comprends pas, avoue-t-il d'une voix enrouée, éraillée et caverneuse, qu'un traitement énergique au cocktail Burma (pernod, vin blanc et alcool de betterave) n'ai pas réussi à éclaircir. J'avais pourtant mis toutes les chances de mon côté. Voyez plutôt. Au sommaire on trouve une perruche aux yeux noisette, trente cadavres, un charnier, des bagages comme s'il en pleuvait : le tout ficelé en 190 pages dans un roman d'actions policières et mahométanes intitulé « Le Paletot sans manches ». Vraiment j'étais sûr de mon coup. Pourtant, j'ai raté. Mais, tout de même, vous avouerez que voir des représentants de l'ordre préférer un « assassin », fût-il « au clair de lune », à un redresseur de torts du type Nestor Burma : c'est un peu fort de pousse-café.

Léo Malet n'a d'ailleurs jamais cessé d'être en conflit avec l'ordre établi. Il fut exclu de l'Ecole supérieure de Montpellier pour chahut. Chassé d'un magasin de drap pour étourderie, une banque l'engage comme copiste. Il passe son temps à trousser des couplets satiriques. On l'envoie chanter ailleurs. Maurice Hallé l'engage alors à « La Vache enragée », mais le paye mal. Malet se venge en invitant le futur de M. Francis Didelot. Son « Assassin au clair de lune » lui a valu 50.000 francs, montant du prix. C'est M. Desvaux, président du jury et directeur de la police judiciaire dans le civil, qui les lui a remis.

M. Léo Malet n'a pas encore très bien analysé les causes de son échec.

— Je ne comprends pas, avoue-t-il d'une voix enrouée, éraillée et caverneuse, qu'un traitement énergique au cocktail Burma (pernod, vin blanc et alcool de betterave) n'a pas réussi à éclaircir. J'avais pourtant mis toutes les chances de mon côté. Voyez plutôt. Au sommaire on trouve une perruche aux yeux noisette, trente cadavres, un charnier, des bagages comme s'il en pleuvait : le tout ficelé en 190 pages dans un roman d'actions policières et mahométanes intitulé « Le Paletot sans manches ». Vraiment j'étais sûr de mon coup. Pourtant, j'ai raté. Mais, tout de même, vous avouerez que voir des représentants de l'ordre préférer un « assassin », fût-il « au clair de lune », à un redresseur de torts du type Nestor Burma : c'est un peu fort de pousse-café.

Léo Malet n'a d'ailleurs jamais cessé d'être en conflit avec l'ordre établi. Il fut exclu de l'Ecole supérieure de Montpellier pour chahut. Chassé d'un magasin de drap pour étourderie, une banque l'engage comme copiste. Il passe

Ce n'est qu'en 1943 qu'il publie, sous son nom son premier livre « 120, rue de la Gare ». Le succès est immédiat. Daniel-Norman en tire un film, dont Albert Préjean est la vedette.

Huit bouquins ont suivi depuis. L'un d'eux, « Le Cinquième Procédé », a reçu, l'an dernier, 40.000 francs et le Grand Prix de Littérature policière.

Léo Malet espérait récidiver avec « Le Paletot sans manche » (en argot : un cercueil). M. Henri Latineau, créateur du Prix des Orfèvres, qui dirige aujourd'hui la « Bibliothèque de France-soir », l'a consolé de son mieux.

— Tu as déjà la popularité, lui a-t-il dit. On l'appelle partout le Peter Cheyney français. Sois patient. La gloire va payer.

En attendant, Léo Malet s'est remis au travail. Il cache soigneusement le titre de son prochain ouvrage, dont il avoue, toutefois qu'il sera une somme de l'érotisme (noir) et de l'horreur.

Françoise Giroud : Yves Montand (28 ans, amoureux pour la 2ème fois) sort de sa jeunesse

SI on ne l'appelle pas Yves tout court — comme on dit Maurice, Sacha ou Tino — c'est parce qu'il n'est pas encore l'amant bien-aimé des salles soumises ; il est le nouveau, le séducteur que l'on regarde en se demandant si l'on va glisser dans ses bras musclés, celui qui est encore au stade passionnant de la conquête. Chaque soir, quand il entre en scène, une sorte de combat s'engage entre lui et cette femelle aux mille têtes qu'est une salle. Chaque soir, il sort épuisé mais triomphant de ce long rendez-vous, au moment où la salle vaincue et hurlante de joie supplie : « Encore... Encore une... » 45 minutes, 14 chansons qu'il attaque les jambes coupées, si faible, dit-il, que si une main le poussait à cet instant il tomberait.

Et puis il chante, et c'est un peu plus que du joli travail. C'est la voix d'une époque où la poésie sent le métro au lieu de flirter l'églantine, où les folles maîtresses s'appellent des petites mômes et où les sanglots s'expriment en Bdabdabadou frénétiques. Il chante comme les garçons de sa génération sentent. Et, en l'écoutant, les filles découvrent lentement que ses larges épaules se creusent tout naturellement là où elles aimeraient poser la tête, que son grand corps aux reins souples a l'air construit tout exprès pour qu'on vienne se jeter contre lui.

Il arrive d'ailleurs qu'elles y viennent. La semaine dernière, on a cassé les vitres du théâtre de l'Etoile pour voler ses photos. Il reçoit 100 lettres par semaine. Mais il a horreur des folles et les dégrise d'un mot rude.

Hors de la scène, Yves Montand n'est plus d'ailleurs qu'un homme comme les autres.

Il est né un vendredi 13

Quand on parle de lui on évoque immanquablement Maurice Chevalier, ce qui est un non-sens. La différence qu'il y a entre eux se mesure en kilomètres. Chevalier a jailli du pavé de Paris. Montand est encore tout pétri de terre et de soleil, comme les paysans de Toscane, ses ancêtres.

Il est né un vendredi 13 dans un bourg campagnard des environs de Florence... Venise ? C'est la légende. Mais, à l'inscription, le futur chanteur naissant parmi les gondoles et blablabla et blablabla.

Il a grandi dans les faubourgs de Marseille, il a flammé des taloches, des mégots et les accents conjugués de tous les gosses de sa rue, italiens, arméniens, marseillais. Il a été un de ces petits garçons tout noirs aux yeux brillants et aux mains sales qui traînent plus volontiers leurs galoches usées, leurs rêves et leurs fonds de culotte sur les pierres chaudes du Vieux-Port que sur les bancs de la communale. Lui, Yves Montand, fait le gamin en classe, gagnant des dessins animés, notait son professeur.

Il a rêvé d'être navigateur, cow-boy, et à onze ans il livrait des pâtes alimentaires parce qu'avec le salaire d'un ouvrier journalier qui a trois gosses, on n'élève pas des bachiliers s'il arrive qu'on élève des futures vedettes.

Toute son enfance lui colle encore à la peau.

Je ne sais dans quel cadre doré ses admirateurs l'imaginent maintenant. Peut-être un jour vivra-t-il dans les meubles anciens et les villas à piscine. Pour l'instant, il habite avec un piano blanc. Le reste se case autour, tant bien que mal, dans deux petites pièces mangées par le désordre. On a fait un trou dans une vitre pour que passe le tuyau du mirus. Ce n'est ni beau ni laid, c'est une sorte de niche chaude où il s'est couché, las des chambres d'hôtel. Et, pour se coiffer, la femme qu'il aime dispose d'un petit bout de glace dans le petit bout d'antichambre.

Mais, tremblants au bord de cet amour tout neuf, ils ne volent rien, ils n'entendent rien, ils s'aiment... Et on n'a encore rien trouvé de mieux pour meubler un appartement.

Elle est une grande vedette de l'écran. Permettez-moi de ne pas écrire son nom : elle est encore mariée à un metteur en scène et son divorce n'est pas prononcé.

Ils sont à ce stade de l'amour où le malheureux qui est avec eux se dit :

— Qu'est-ce que je fais là à les embêter quand ils ont tellement envie d'être seuls.

On se sent stupide et tout froid, tout grossier.

"L'amour ça ne se remet pas"

Quand il dit : « Simone... (Non, ce n'est pas Simone Renant), donne-nous du whisky, mon chéri... », on a l'impression de surprendre une étreinte... et on se demande où elle va trouver le whisky. Sous le piano ? Sur un fauteuil ? Ou dans la penderie ?

Et pendant qu'elle cherche, il avoue :

— C'est à cause d'elle que je ne suis pas parti en Amérique... Quand on a la chance qu'un truc comme ça vous arrive, on n'a pas le droit de l'abîmer. L'Amérique, j'irai plus tard. L'Amour, ça ne se remet pas... Il ne faut jamais laisser passer ce qui est merveilleux... Elle est belle, hein ? Vous la connaissez ? Elle est belle, elle m'impressionnait... C'est vrai, ça m'impressionne les vedettes... Elle dit qu'elle est méchante. Ce n'est pas vrai... Elle est... cruelle, voilà... Cruelle... Un peu comme Edith... »

Edith, c'est Piaf. Hé oui, bien sûr qu'il va être question. Il chante parce que sans elle il n'y aurait peut-être pas d'Yves Montand.

Des pâtes alimentaires, il était passé grouillot dans le petit salon de coiffure de sa « frangine » Lydia, puis métallo, puis docker, puis rien. Il gagne qui traînait en 1939 avec le ventre creux, et qui n'aimait que le cinéma. Lorsqu'il découvre qu'un copain gagne le 150 francs par jour en chantant. Alors il essaye, lui aussi. Un metier de plus. La musique, il l'a depuis toujours dans la peau, dans la voix, dans ses grandes mains. Mais quoi, il a de nombreux d'autres auxquels on a au moins appris le solfège, le piano, d'autres qui ont débuté à l'Alcazar, cette espèce de foire aux débutants de Marseille, et que le public a accueillis à coups de trompettes de tramway ! On ne les a plus jamais revus.

Lui, tout de suite, il « accroche » malgré sa mauvaise diction. Il sort de scène abasourdi en répétant : « J'ai eu du succès, j'ai eu du succès... » Et puis il va toucher son allocation de chômage en attendant les engagements. Zéro. Rien. Fini l'espoir, il restera ouvrier. Et il ne chante plus que le dimanche dans les bistros où il imite Trenet, Chevalier, pour amuser les copains. Et les copines, bien sûr. C'est là qu'un impresario l'entend et lui propose du travail. Il hésite... Sa sœur, ses amis le poussent... Qu'est-ce qu'il risque ? De perdre son boulot ? Chantiers de Provence, évidemment... Il en trouve un autre : pendant cinq ans il chantera dans la banlieue de Marseille, puis dans les bonnes salles. Il a son petit succès, sa place sur l'affiche, il croirait presque qu'il est arrivé. Il « monte » à Lyon, puis il affronte Paris à l'A.B.C. en février 1944.

Le premier soir, quand il entre avec ses veste à carreaux, on lui crie du balcon :

« Zazou ! ».

Il en pleurerait. Jamais il n'osera reparaître en scène avec sa veste ridicule.

— Mettez un veston marron, conseille quelqu'un.

— Impossible, dit un autre. André Claveau chante en costume marron. Vous aurez l'air de l'imiter.

Il hésite... et il entre en bras de chemise, sans cravate. Alors, tout à coup, il chante avec son corps, avec ses bras, il s'étire, il respire. Il rit... C'est comme si son veston abandonné l'avait ficelé.

Mais Paris ne se conquiert pas comme ça, avec un drôle d'accent, même pas méridional, et des chansons même pas américaines, où il est beaucoup question de cow-boys. Trop.

Au Moulin-Rouge, où il passe après l'A. B. C., il y a une petite bonne femme qu'il appelle avec mépris « La marchande de cafard ». Piaf. Elle, elle le trouve vulgaire.

Huit jours après, il pleure quand elle chante, parce qu'elle lui fait mal ». Et elle sourit quand il chante, parce qu'elle découvre tout de suite le petit creux dans la grande épaule. Et puis elle met ce jeune poulain caractolant à l'entraînement.

La suite, tout le monde la connaît : deux ans plus tard, Yves Montand passe en vedette au théâtre de l'Etoile, débarrassé pour toujours du « genre américain », raclé, poli, dépouillé, précisé comme livre de sa jeune force triomphante. Dans ses veines, il charrie désormais Edith Piaf, cette drogue miraculeuse qui arrache aux hommes ce qu'ils ont de meilleur.

Elle, toute petite, cachée dans les plis lourds du rideau, assiste à sa plus étonnante réussite. Ce garçon que la salle de l'Etoile applaudit, elle l'a soutenu, imposé, extirpé aux petits succès où il allait s'enliser ; elle lui a appris à travailler, à lire, à s'enrichir de chaque joie, de chaque meurtrissure; elle l'a enfanté. Ce soir, elle lui donne Paris.

Elle fait encore un vœu : celui de ne pas boire pendant un an si Yves signe le contrat que lui propose Carné pour *Les Portes de la nuit*.

"Sonné pendant 3 ans"

Et puis elle le quitte. Elle ne peut plus rien pour lui. Ou plutôt si ; elle peut le faire souffrir. Et après le chanteur perd sa voix encore, comme ces oiseaux auxquels on crève les yeux. Quand Piaf le quitte, Yves Montand reste « sonné », selon sa propre expression, pendant trois ans.

Maintenant, chacun d'eux sait qu'il peut appeler l'autre à l'aide, à tout moment, qu'il y a entre eux l'amitié unique qui succède aux grandes amours.

Montand, guéri, va de par le monde, chantant.

A Marseille, un vieil ouvrier journalier, son père, hoche la tête, tout étonné.

Sur cette pente qu'il gravit si vite, jusqu'où ira Yves Montand ? Il voudrait tourner un bon film, jouer une bonne pièce, devenir un grand acteur. Mais la caméra le gêne encore. Avec une pudeur de vrai homme, il a honte de dire « je l'aime » devant trente personnes qu'il connaît par leurs noms. Enlevé de sa scène, il se sent inculte, terriblement ignorant. Il voudrait connaître autrement qu'en chantant toute cette houle qui le soulève. Il a tant à dire, tant de douceur de l'homme et sur la douceur d'aimer une fille aux yeux bleus.

Il découvre la magie des mots, et, pêle-mêle, les romans de la série Noire, Baudelaire, Bergson et Prévert. Peut-être est-ce mieux ainsi et peut-il, pour chanter son âme, explorer tout seul l'univers de la pensée et prendre Montagne pour une avenue.

Peut-être celle qu'il aime aujourd'hui lui offrira-t-elle à son tour un morceau du monde.

Peut-être à quarante ans sera-t-il pédant et écrivaillerie... Peut-être restera-t-il ce bel animal, ce quiet et timide, qui court dans la montagne près de la terre, quand il a besoin de reprendre des forces.

Peut-être disparaîtra-t-il de la scène. Il dit :

— Si je me marisais, je crois que je lâcherais tout... Je voudrais rester avec ma femme et mes gosses... Beaucoup de gosses... Trois... quatre... Je voudrais m'en occuper... ça me pas avec mon métier... Alors lâcherai tout.

Chic type ou emmerdeur ?

Quand il le dit, avec les grands vides tristes qui creusent soudain son visage, on le croirait presque. Lui, il le croit. Mais que sait-il de lui-même ? A vingt-huit ans, Yves Montand est en train de sortir de sa jeunesse comme on sort d'un vieux costume trop étroit.

Quand il l'aura entièrement dépouillé, quel habit endosera-t-il ? Celui de la gloire internationale. Ou du joli succès ? Du grand homme de music-hall ? Ou de la vedette de cinéma ? Du chic type ? Ou de l'emmerdeur ?

On le saura dans dix ans, quand le jeune Yves Montand, détaché, bien repassé, reposera dans la naphtaline parfumée des souvenirs. Pour le moment, le vieux costume craque sur lui mais l'emprisonne encore.

Yves Montand au gala de « France-soir ». A droite, le menton dans la main, Simone Signoret, la vedette de « Dédée d'Anvers » et de « L'Impasse des deux Anges ».

G. Servent : « La Dame de cœur » est écrite comme l'as de pique

LA vie de Maria Le Hardouin (Prix Fémina 1949) se situe entre deux pôles : le sana, où elle pense ses romans, et le Panthéon près duquel elle les écrit. Née en Suisse, par hasard (on est tenté d'écrire par ironie puisque son père est officier de marine), ses souvenirs d'enfance ont pour cadre le parc Monceau — ses jeux et ses cours de Prony — où elle joue. Mais déjà elle est guettée par la maladie. A six ans, elle a la fièvre typhoïde. A la suite de complications osseuses, elle est envoyée en sana en Suisse.

Quand elle parle de Leysin (où du reste elle envoie Martine, l'héroïne de son dernier roman), elle évoque l'époque la plus pénible de sa vie. Six ans sur un petit lit de fer. Six ans dans une chemise de nuit blanche soutachée de rouge. Six ans d'immobilité absolue avec — après le repos — un repos obligatoire de deux heures et demie. Alors cette petite fille blonde aux yeux bleus laisse aller ses rêves. C'est dans ses rêveries qu'elle crée mille personnages qui viennent la rencontrer, pour elle seule, les histoires qu'elle écrira plus tard. Dans un livre, elle voit une gravure représentant le duc de Nemours. Dès lors, pour elle, tous les hommes doivent porter perruque et sa première déception amoureuse elle l'a en sortant du sanatorium lorsque elle croisera dans les rues de Genève — que les hommes ont plutôt le crâne tondu.

Mais son retour à la santé n'est que provisoire.

La petite Maria est victime d'un accident d'auto. Elle a une fracture de la jambe. La voici — après une opération — allongée pendant plusieurs années.

Quand elle se relève, elle a dix-sept ans et un appétit insatiable de mouvement. Elle découvre qu'elle peut marcher, courir comme au temps du parc Monceau. Elle se met à jouer au tennis ; pas longtemps : six mois. Une fois de plus elle sauve la santé. Elle prend le chemin de Berck.

A Berck, à « La villa normande », elle vit une vie presque normale, toujours armée des « allongés ». Va-t-elle désespérer ? Non. Elle trouve un ami, Pierre Minet, le poète surréaliste, qui l'encourage à écrire. Ecrire c'est se prouver à elle-même qu'elle n'est pas une larve humaine et inutile, qu'en dépit de son immobilité, elle n'est pas rayée du monde des vivants.

Sur un cahier d'écolier, en dix-sept jours, elle écrit son premier livre qui reflète tout le désespoir de ses dix-huit ans rivés à sa gouttière : « Dialogue à un seul personnage ».

Relevée, elle prend le chemin de la rue Saint-Guillaume où se trouve l'Ecole des Sciences politiques. Elle y rencontre un jeune homme qui étudie les finances. Il l'accompagne sur le boulevard Saint-Germain et un beau jour, à la terrasse du « Flore » (qui ignorait encore J.-P. Sartre et Anne-Marie Cazalis), ils décident de se marier. Son roman d'amour dure depuis treize ans. Elle ne peut ni le raconter ni l'écrire ; il n'a pas d'histoire.

Maria cherche un éditeur. Gallimard, puis Grasset refusent son manuscrit. Un ami le confie à Denoël. Il est séduit.

Maria Le Hardouin reçoit une lettre de félicitations ; la première ; elle est signée Jean Cocteau. Cocteau touché par son livre vient lui rendre visite. Il la trouve dans son appartement vieillot de la colline Sainte-Geneviève, tout meublé de canapés Régnier, de lits étroits, avec ses fenêtres qui donnent sur le Panthéon. Il suffit de lever les yeux pour voir le Dôme qui couronne de colonnes. Le poète dessine un portrait de sa nouvelle amie.

Ses amis poètes

Maria se remet au travail et c'est « Le Journal de la jalousie » puis « La voile noire ». Après « La voile noire », elle reçoit des lettres de Paul Valéry, de Léon-Paul Fargue, de Max Jacob. Tous des poètes.

Max Jacob lui écrit : « *Les beaux livres (assez rares) crient avant de naître. C'est pour les faire taire qu'on les écrit. Votre livre est de cœur-là. Vous l'avez porté toute votre vie.* »

Tant d'encouragements ne peuvent qu'exciter son besoin d'écrire. Et, coup sur coup, elle publie « Samson » puis « Celui qui n'était pas un héros » et quelque temps après « L'Etoile Absinthe » (1).

Entre temps, Maria Le Hardouin suit son mari en voyage d'affaires aux U.S.A. et au Canada. Elle visite Florence et Rome. Il lui est resté d'un voyage en Grèce, le souvenir du nom de Byron gravé dans une colonne du temple de Sunnion. Byron qui avait épousé une femme prude, lui qui aimait sa demi-sœur et qui avant de mourir la réclamait; mais l'incestueuse Augusta, empêchée par l'épouse, ne répondit pas à son appel.

De ce souvenir est né le sujet de « La dame de cœur ». Prix Fémina 1949.

Dans un château de la Nièvre meurent tour à tour le père, la mère et la grand-mère de Charlotte de Villereux qui reste seule avec sa jeune sœur Martine. Martine est malade. Elle est soignée en Suisse. Les soins coûtent cher et Charlotte veut vendre une tapisserie de prix. Un antiquaire séduisant vient voir la tapisserie. Il est séduit par Charlotte et l'épouse. Mais il se fatigue vite de Charlotte et fait la noce. Charlotte, qui s'est sacrifiée pour sa sœur, se sacrifie pour son époux. Elle refuse de divorcer pour sauver son âme. L'époux voit Martine. Martine tombe amoureuse de l'époux. La santé revient avec son retour. L'époux cesse de faire la noce. Il aime Martine. Ils complotent de faire une fugue ensemble. Charlotte découvre leur trahison, empêche Martine de rejoindre l'époux. Martine en meurt et Charlotte laisse sa sœur rendre l'âme sans tenter le choc psychologique qui avait si bien réussi une première fois. A-t-elle commis un assassinat ?

La critique a accueilli la décision des femmes de lettres sans beaucoup de commentaires. Cependant Pierre Lœwel dans « l'Aurore » souligne la naïserie du sujet et note les bizarreries d'un style qui utilise l'imparfait du subjonctif à tort et à travers : « ...On ne peut reprocher à Charlotte qu'elle fût demeurée étrangère... »

La manière dont le prix Fémina a été attribué (sept voix contre sept, celle de la présidente étant prépondérante a permis de couronner Maria Le Hardouin prouve que la moitié du jury s'est montrée hostile à un livre au style aussi démodé que le sujet.

Jeanne Galzy — elle-même — qui connut les mêmes souffrances que Maria Le Hardouin et qui écrivit à Brck : « Les Allongés » a refusé sa voix à « La dame de cœur ».

Quant aux autres dames du jury, il semble qu'elles aient été plus sensibles à la personnalité et à la vie maladive de l'auteur qu'à la qualité de son œuvre.

Cette « Dame de cœur » est écrite... comme l'as de pique !

(1) Corrès, éditeur.

Maria Le Hardouin écrit couchée sur son lit.

Le plus grand choix de cadeaux de Paris

BAGUE Moderne OR massif BRILLANT véritable depuis 9.000
BAGUE Moderne OR massif SAPHIR BLANC EXTRA depuis 2.950
MONTRE Homme Plaqué OR étanche lumineuse ANCRE 15 rubis 3.900
MONTRE Dame Stylbrite ANCRE 15 rubis 3.000
MÉNAGÈRE 37 pièces argenté à 112 grs. ARGENT FIN s/métal ext.-blanc 9.000
CARILLON vérit. WESTMINSTER 4/4, Splendide ébénister. GARANTI 7.500
Cadeaux-Bonnets
OMEGA - LIP - JAZ - CHRISTOFLE - BACCARAT ETC...
PUBLICITAS

INAUGURATION DES NOUVEAUX MAGASINS
COMPTOIR CARDINET
la plus grande Bijouterie de Paris
145 A 151, AVENUE DE CLICHY, 17e - ANGLE RUE CARDINET

"La Santé de Votre chien"
Votre fidèle compagnon est-il inquiet ? Refuse-t-il de manger ? A-t-il le nez chaud ?
Vite! donnez lui deux pilules Ziou, deux matins de suite. Ses intestins nettoyés, son sang purifié, son organisme désintoxiqué, il retrouvera aussitôt appétit et entrain !
Les pilules ZIOU sont indispensables à la santé de votre chien.
PILULES CANINES ZIOU
105 francs l'étui. Toutes Pharmacies
LABRES CASTAGNE, AUDEVARD & Cie . LIMOGES (H.-V.)

CRÉDIT-TAILLEUR
SUR MESURE PRÊT A PORTER
Hommes - Dames - Enfants
PAYABLE PAR MENSUALITES
112, Rue du CHEMIN VERT, M° Père Lachaise
142, Rue LEGENDRE, M° La Fourche

fruits, plantes, arômes... Liqueurs françaises

de la soie sur vos lèvres
SOIE DE CAPRI UN ROUGE ÉCARLATE
SOIE DU LAOS UN ROUGE FEU
Rougesoie
CRÉATION SOIECOLOR

La vie est belle ...
LA PRUNA DOLFI
EAU DE VIE DE FRUITS D'ALSACE

Les MAUX de PIEDS disparaissent Rapidement
Une application de Vegebom du Dr. Miot calme la douleur et supprime l'inflammation.
Si vous êtes découragé par la torture de pieds douloureux, enflés, fatigués, frictionnez-les avec Vegebom du Dr. Miot en vous couchant et vous vous lèverez avec les pieds dispos. Une première application calme brûlures, démangeaisons, cerqures des doigts et de la plante des pieds. En vente dans les pharmacies.
Visa 244 - P - 18.139.
VEGEBOM du Dr Miot

QUELLE VILAINE TOUX
Ne la laissez pas traîner
Des milliers de personnes doivent au SIROP RAMI d'avoir été soulagées d'un simple rhume dont elles pouvaient craindre les complications. Traitez votre toux avec le SIROP RAMI. Le bromoforme qu'il contient se volatilise à la température de la bouche et désinfecte les voies respiratoires. Dès que vous commencez à tousser, essayez le SIROP RAMI, réputé dans le monde entier. Toutes pharmacies.
Goût agréable
Sirop RAMI
Visa N° 160 P 20 504

Les exigences de l'actualité nous obligent à reporter à la semaine prochaine la fin de nos révélations :
LES AMOURS D'HITLER D'APRES DES DOCUMENTS OFFICIELS
Nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

« FRANCE DIMANCHE » N'EST PAS UN JOURNAL OSE, C'EST UN JOURNAL QUI OSE.